

ECKARD LEFÈVRE

L'Unité de l'Élégie II, 34 de Propertius

Originalbeitrag erschienen in:

Andrée Thill (Hrsg.): L'élégie romaine : enracinement, thèmes, diffusion; actes du colloque internat. organ. par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Mulhouse en mars 1979. Paris: Ed. Ophrys, 1980. (Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse ; 10. 1980), S. 123 - 129

L'UNITÉ DE L'ÉLÉGIE II, 34 DE PROPERCE

1.

Il convient de remarquer d'abord que l'élegie a été transmise comme une unité, mais d'autre part elle n'est pas distinguée de II, 33 ; d'ailleurs la plupart des manuscrits n'ont pas séparé les derniers poèmes du second livre. Les humanistes ont, les premiers, opéré la séparation – jamais contestée par la suite – entre II, 33 et II, 34. Au XVIII^e siècle Caspar von Barth a fait commencer un nouveau poème au vers 25. Vilamowitz, il est vrai, a estimé qu'on ne pouvait lire Barth sans être contaminé par la confusion de sa pensée (1), mais naturellement cette critique n'apporte rien quant à la thèse particulière. Et ainsi toute une série de savants modernes ont suivi la proposition de Barth : Ritschl (qui fait commencer la seconde pièce un distique plus haut), Butler-Barber dans leur commentaire, Barber dans l'édition d'Oxford, et Boucher dans sa monographie bien connue.

Les difficultés proviennent, même pour les partisans de l'unité, du fait que Propertius, dans la première partie, s'en prend à Lynceus, parce qu'il a fait la cour à Cynthia, et que, dans la deuxième partie, il lui fait voir la primauté de la poésie érotique par rapport à la poésie épique ou tragique. C'est pourquoi Butler-Barber ont avancé comme argument : "The tone of the poems is different. In the first he reproaches Lynceus for attempting to steal Cynthia from him. The attempt has failed and, though the offender is pardoned (2), the resentment remains. In the second there is no trace of anger; the offender is wholly forgiven. For these reasons the division is here accepted" (p. 255). Et Boucher a objecté : « Si l'on essaie de fonder la notion d'unité élégiaque sur l'unité de sujet..., il semble plus méthodique de séparer (a) et (b) : (a) est la présentation élégiaque de l'incident, (b) en est une exploitation ultérieure à des fins littéraires » (p. 385). Mais il faut

N.B. Au Colloquium Propertianum d'Assise, en mai 1976, a été abordée, au cours de la discussion, la question de l'unité de l'élegie conclusive du Livre II. Nous ne sommes point parvenus alors à un accord, comme il apparaît dans les 'Acti', Assise 1977, p. 14-17. Plusieurs participants du Colloquium Propertianum se trouvant à nouveau réunis, je suis heureux de pouvoir poursuivre la discussion de ce problème épineux. J'ai pris position de façon générale sur l'unité de l'élegie propertienne dans une communication 'L'unità dell'elegia properziana', Atti, p. 25-51. Le texte de ma communication présentée au colloque de Mulhouse est reproduit ici sans changement, accompagné seulement de quelques notes. Je tiens à remercier ma chère collègue, Madame A. Thill, d'avoir si aimablement accepté d'en faire la traduction française.

(1) Geschichte der Philologie, Leipzig³ 1927, 30.

(2) The Elegies of Propertius, ed... by H.E. Butler and E.A. Barber, Oxford, 1933. Sexti Propertii carmina, rec. E.A. Barber, Oxford² 1960. J.P. Boucher, Etudes sur Propertius. Problèmes d'inspiration et d'art, Paris, 1965, 384 s.

considérer encore une autre difficulté, dans la mesure où Properce dans la seconde partie (27-54) s'occupe d'abord de l'œuvre de Lynceus, puis, à partir du vers 61, tout autant de l'œuvre de Virgile, si bien que M. Rothstein constate : « So ist die Person des Lynceus am Ende der Elegie ganz vergessen » (3). Il n'est donc pas étonnant que, dans l'édition Teubner de 1827, Joh. Friedr. Jacob ait considéré les vers 59 à 94 comme un poème indépendant.

2.

Dans ces conditions il est peut-être permis de poser la question : quel est le lien entre les trois parties de l'Élégie II, 34 ? Qu'est-ce qui unit Lynceus l'amant (1-24), Lynceus le poète (25-54) et Virgile, le poète le plus célèbre de son temps (61-84) ? Pour tenter une réponse, qu'il nous soit permis de prendre comme point de départ la partie centrale de l'élégie. Dans celle-ci Properce rend hommage, semble-t-il, à la production poétique variée de son ami. Au cours des tentatives faites pour définir de façon plus précise les différentes œuvres et d'éclairer avant tout l'identité du destinataire, on a avancé des essais d'explication très pénétrants. Il reste de nombreux points litigieux, mais qui ne concernent pas les considérations suivantes, puisqu'il ne va s'agir ici que de la fonction des différentes œuvres. Car, fait remarquable, celles-ci ne sont estimées que sous l'aspect de leur utilité, et, disons-le tout de suite, dépréciées. Properce constate d'abord que la culture de Lynceus ne lui sert à rien : ni ses connaissances en matière de philosophie ou de science de la nature, ni ses modèles littéraires – quel que soit celui qu'évoquent les vers 27-30 :

*quid tua Socraticis tibi nunc sapientia libris
proderit aut rerum dicere posse uias ?
aut quid Erecthei tibi prosunt carmina lecta ?
nil iuuat in magno uester amore senex.*

Il s'ensuit déjà que Lynceus lui-même écrit des vers qui ne « servent » à rien. Car Properce poursuit qu'il vaudrait mieux, *satius*, qu'il prenne pour modèles Philetas et Callimaque, qui est moins « enflé », *inflatus* (31-32). Lynceus, au contraire, écrit des vers épiques (33-40) et tragiques (41-42). Et Properce constate à nouveau que ceux-ci ne servent à rien, *non...prosint* (39) et l'engage à les abandonner : *desine...* (41-42). Au lieu de cela, Lynceus doit « tourner » des vers plus fins et y parler de son amour (43-44) :

*incipi iam angusto uersus includere torno,
inque tuos ignis, dure poeta, ueni.*

Ainsi se trouve déjà esquissé le but de cette argumentation : la « grande » poésie est inutile en amour, au contraire de la poésie érotique. Et si le lecteur se demandait encore en quoi consiste cette utilité – en un soulagement de l'âme, peut-être ? (4) – il trouve immédiatement la réponse : les jeunes femmes d'ordinaire dédaignent la grande poésie ; c'est une entreprise hasardeuse que de les aborder avec la « grande » poésie représentée par Homère et Antimaque de Colophon (45-46) :

*tu non Antimacho, non tutior ibis Homero :
despicit et magnos recta puella deos.*

(3) Die Elegien des Sextus Propertius, erklärt von Max Rothstein, 2 vol., Berlin² 1924 : II, 434. Cf. encore F. Jacoby, Rh M 60, 1905, 94, note 1.

(4) Cf. 1, 9, 34 : *dicere quo pereas saepe in amore leuat.*

Par là est reprise à nouveau l'idée d'utilité : les *magni dei*, c'est-à-dire la grande poésie, n'en imposent pas aux femmes. Propertius, en tant que poète de l'amour, a ses propres dieux, *nostros deos*, comme il est dit au vers 26. Dans une situation analogue il conseillait au poète Ponticus : *cane quod quaeuis nosse puella uelit !* (I, 9, 14). Et maintenant il veut « civiliser » Lynceus, qui est rude, farouche : *trux tamen a nobis ante domandus eris*(50). Car les jeunes femmes ne s'intéressent pas à la problématique scientifique (51-52) ou philosophique (53-54). Qu'est-ce que cela signifie ? Que veut enseigner Propertius à Lynceus ? Rothstein pensait que Lynceus « bedürfe noch der Schulung », *trux* signifierait « die Unfähigkeit des Stubengelehrten, sich die im Verkehr mit Frauen notwendigen feineren Formen anzueignen » (à propos du vers 49); Lynceus ne saurait pas encore « wie man Frauen unterhalten kann » (à propos du vers 51). Propertius donnerait-il donc à Lynceus des leçons en amour ? Ce serait curieux, alors qu'il n'était question auparavant que de poésie et non de savoir-vivre. *Domandus eris*, par conséquent, peut signifier uniquement que Propertius veut faire d'un poète sans succès en amour – parce que poète de sujets épiques, tragiques, scientifiques et philosophiques – un poète qui aura du succès en amour, c'est-à-dire un poète de sujets érotiques.

Pour corroborer sa thèse Propertius cite son propre succès en tant que poète de l'amour. Les deux distiques 55-58 forment le centre emphatique de tout le poème :

*aspice me, cui parua domi fortuna relictæ est
nullus et antiquo Marte triumphus aui,
ut regnem mixtas inter conuiuia puellas
hoc ego, quo tibi nunc eleuor ingenio !*

Cette profession de foi est formulée de façon assez paradoxale : bien que Propertius ne possède ni patrimoine ni ancêtres illustres, il est roi – roi, quand il s'agit de banquets avec des femmes. Et ce qui le distingue devient très clair : non pas le raffinement de ses manières ou de sa conversation avec les femmes, mais son *ingenium*, son art – *ingenium* et *ars* sont inséparables (II, 24, 23). C'est son art qui lui assure un succès incomparable auprès des femmes. C'est en cela que consiste – telle est la conclusion que le lecteur est maintenant en mesure de tirer – l'utilité de la poésie.

Que Cynthia estime l'art de Propertius, aucun lecteur de son œuvre ne l'ignore. Lorsqu'elle récite ses poèmes, elle dédaigne les riches ; car aucune femme ne vénère aussi ardemment qu'elle ses *carmina* (II, 26, 25-26) :

*nam mea cum recitat, dicit se odisse beatos :
carmina tam sancte nulla puella colit.*

Propertius a proclamé inlassablement la prétention de son art. Il l'a mis ici au service de l'argumentation particulière selon laquelle cet art possède l'utilité de lui assurer le succès auprès des femmes. Ainsi la partie médiane du poème se rapporte à Lynceus, mais elle a en même temps une portée générale.

3.

Bien que Virgile occupe la première place dans la troisième partie (61-84), Propertius poursuit l'argumentation précédente. Il envisage d'abord l'*Enéide* (61-66); suivent alors les *Bucoliques* (67-76), les *Géorgiques* (77-78), et à nouveau les *Bucoliques* (81-84). La

proportion est singulière : 6 vers pour l'*Enéide*, 2 vers « obligés » pour les *Géorgiques*, et 14 vers pour l'œuvre la plus petite, les *Bucoliques*. Comment expliquer ce fait ? Il est remarquable que Properce caractérise les *Bucoliques* comme poésie d'amour, lorsqu'il fait, semble-t-il, allusion à la 7^e (67-68), la 3^e (69), la 2^e (70), la 1^{re} (71-72) et à nouveau la 2^e Eglogue (73-74). Son but devient clair dans la dernière allusion et dans la conclusion qu'il en tire (73-76) :

*felix intactum Corydon qui temptat Alexin
agricolae domini carpere delicias !
quamuis ille sua lassus requiescat auena,
laudatur facilis inter Hamadryadas.*

Tout connaisseur de Virgile remarquera le changement à propos de Corydon, que Virgile montre comme *infelix* dès le 2^e vers (*nec quid speraret habebat*) et que Properce apostrophe comme *felix*. L'allusion inclut, les commentaires l'indiquent, l'identification, déjà signalée par Servius, de Virgile à Corydon : "This and this only can give the key to the next couplet. *ille* = Corydon-Virgil. The sense will then be 'Though he is tired of pastoral song, and his pipe is mute, he is praised among the nymphs of easy virtue.' i.e. his lighter songs are read by such as Cynthia"(5). Bien que Virgile n'écrive plus de *Bucoliques*, sa gloire et son succès auprès des femmes proviennent de ce genre de poésie : « quamquam Vergilius non iam Bucolica scribit, a puellis indulgentibus legitur et laudatur » (6). Ainsi Virgile sert également d'exemple à Properce comme poète à qui seule sa poésie d'amour conquiert la gloire auprès des femmes.

Pour rendre son argumentation tout à fait transparente à Lynceus, Properce revient à nouveau, dans les vers 81-84, à la poésie d'amour :

*non tamen haec ulli uenient ingrata legenti,
siue in amore rudis siue peritus erit.
nec minor hic animis, ut sit minor ore, canorus
anseris indocto carmine cessit olor.*

Pour comprendre ces vers difficiles il faut tout au moins savoir que Virgile a distingué, dans sa 9^e Eglogue, sa poésie bucolique des vers de poètes célèbres, et s'est désigné, en face de Cinna et de Varius, comme une oie en face de cygnes (35-36) :

*nam neque adhuc Vario uideor nec dicere Cinna
digna, sed argutos inter strepere anser olores.*

Ainsi Properce, à la fin de ses considérations sur Virgile, a encore une fois relevé l'importance, justement, de la poésie bucolique, c'est-à-dire de la poésie d'amour : elle trouve, d'après lui, un public reconnaissant (81-82), et l'on est en droit d'affirmer, contre Virgile, que le chantre de cette poésie est un cygne, sinon au niveau du style, mais dans ses prétentions(83-84).

Il est clair que dans le passage sur Virgile aussi Properce a poursuivi l'argumentation qui recouvre l'ensemble du poème : il s'agit de convaincre Lynceus que la poésie d'amour rapporte un succès particulier, supérieur à d'autres genres de poésie.

(5) Butler-Barber à propos des v. 73-76.

(6) Sex. Properti Elegiarum liber secundus, ed. P.J. Enk, 2 vol., Lugd. Bat. 1962, à propos du v. 75.

4.

Si l'on reporte à présent son regard sur la première partie de l'élegie, souvent considérée comme un poème indépendant, il apparaît qu'elle n'est pas seulement en harmonie parfaite avec les parties suivantes, mais qu'elle leur est absolument nécessaire. Car si Properce s'efforce de prouver à Lynceus à travers plus d'une cinquantaine de vers la supériorité de la poésie élégiaque sur la poésie épique ou tragique, cela n'eût guère été possible à l'aide d'une démonstration théorique. Le seul argument que Properce peut avancer, c'est l'« utilité » vis-à-vis des femmes. Mais comment cette affirmation selon laquelle le succès auprès des femmes est un critère décisif pour le choix du genre pourrait-elle rencontrer un écho, surtout auprès d'un homme visiblement plus âgé (*seros amores*, v. 25), s'il n'y avait pas une occasion propre à rendre l'intéressé sensible à cette argumentation particulière ? Autrement dit, pour se rendre compte que l'on pouvait avoir du succès auprès des femmes grâce à des vers, il fallait qu'auparavant Lynceus ait été sans succès dans ce domaine ! Par conséquent le fait que Lynceus a rencontré une femme qui est *constans* et *certa* prend tout son sens (11). Et qu'il s'agisse précisément de Cynthie n'est aucunement invraisemblable, mais il y a à cela, au contraire, d'excellents motifs : 1. Auprès d'une autre femme Lynceus aurait pu encore espérer un heureux changement. Mais dans ce cas ce n'était pas possible : il s'agit – comme l'exige l'argumentation – d'un amour sans succès par excellence. Mais cela n'est pas trop grave, puisque Properce veut montrer que le poète de l'amour *regnet mixtas inter puellas* (cf. 57), où le pluriel est important. 2. Il fallait que ce fût une femme auprès de qui – si son argumentation doit être convaincante – Properce a du succès. Et là, abstraction faite de tous autres dissentiments, Cynthie seule est en cause. 3. Mais avant tout il fallait que ce fût une femme possédant du sens artistique, sinon toute l'argumentation tomberait. Là aussi Cynthie est hors concours : *carmina tam sancte nulla puella colit* (II, 26, 26).

C'est à dessein que Properce monte en épingle l'incident unique, afin d'avoir plus de « droit » pour proclamer ensuite sa thèse. Il faut voir l'intention artistique d'un événement un peu artificiel pour se garder de la conclusion fautive, selon laquelle le ton des deux parties serait trop différent pour que cette unité se réalise. Mais même sur le plan du poème l'ami est excusé, dans la mesure où Properce le fait agir sous l'effet de l'ivresse (21-22). D'une « *uera animi offensiuncula* » il ne peut être question (7).

Ainsi l'élegie poursuit une argumentation ininterrompue : montrer à un poète de grande poésie, qui n'a pas de succès en amour, que seule la poésie érotique pourrait lui assurer ce succès – ce qui est le cas de Properce lui-même.

5.

Il faut pourtant se demander si les références à Lynceus qui viennent d'être examinées épuisent les intentions de cette élégie. Elle est une *βραγαίς*, le poème conclusif

(7) Appréciation juste chez Enk II, 434.

du second Livre, qui a été publié séparément. C'est pourquoi Propertius se nomme lui-même tout à la fin, comme dans la *ἑραγωγία* du 1^{er} Livre (I, 22), en rangeant son œuvre, *Cynthia Properti* (95) dans la tradition de la poésie amoureuse romaine depuis Varron, en passant par Catulle et Calvus jusqu'à Gallus (85-94). Mais en même temps il faut voir aussi, dans cette tradition, la poésie amoureuse de Virgile, à savoir les *Bucoliques*. Comme Propertius entreprend de préciser à Lynceus la supériorité de la poésie d'amour, l'exposé devient une discussion générale sur le rapport de l'épigramme et de la « grande » poésie. Propertius se tient de façon suivie à l'argumentation destinée à Lynceus, mais il est frappant que Lynceus ne soit plus nommé dans la troisième partie. A cela s'ajoute que Propertius ne parle d'abord que des femmes comme destinataires de la poésie d'amour et le fait aussi en ce qui concerne Virgile (75-76), mais qu'à la fin il suppose un cercle de lecteurs très général (81-82) :

*nec tamen haec ulli uenient ingrata legenti,
siue in amore rudis siue peritus erit.*

On a remarqué de tous temps qu'avec ses intentions de critique poétique cette épigramme correspond à l'épigramme introductive du second Livre. Ce que Propertius y expose théoriquement, il le discute ici par rapport à Lynceus, ce qui représente une intéressante variation. Mais on ne pourra guère admettre qu'elle a été entreprise pour des raisons poétiques, pour ainsi dire pour elle-même. L'indépendance que prend le thème de Virgile engagerait plutôt à conclure que Propertius ne considérait pas Virgile comme un exemple, mais qu'il voulait l'atteindre lui-même. Il faut apparemment voir dans cette épigramme une double démarche. 1. Comme Propertius n'osait pas s'en prendre directement à Virgile, il a transposé la discussion sur le plan du moins célèbre Lynceus, choisissant au lieu d'une voie directe une voie indirecte. 2. Pour rendre plausible sa thèse, nullement évidente, de la supériorité de la poésie épigrammatique sur la « grande » poésie, il fallait que Propertius représentât Lynceus dans une situation exceptionnelle où il fût capable de l'accueillir.

Attaquer Virgile directement eût été de l'hybris. Ce n'est qu'indirectement qu'on pouvait l'égratigner. Mais d'un autre côté Propertius n'aurait pas voulu non plus renoncer à cette confrontation, puisque autour des années 25, quand il composa cette épigramme, s'annonçait avec l'*Enéide* une importante œuvre épique, susceptible de reléguer dans l'ombre le genre épigrammatique qui s'épanouissait. Dans cette situation Propertius ajoute un raffinement nouveau, qui consiste à opposer à Virgile poète épique Virgile poète bucolique, il se met sur le même plan que lui en tant que poète érotique et lui tape, si l'on peut dire, sur l'épaule. Mais à Virgile poète épique il s'oppose et se heurte. Si Propertius pouvait aborder le poète épique Homère avec une ironie non dissimulée en nommant des *Iliades* ses combats amoureux avec Cynthia nue (14), cette ironie vis-à-vis du poète épique Virgile devait être plus subtile. Mais on la sent aussi quand Propertius s'écrit (65-66) :

*cedite Romani scriptores, cedite Grai !
nescio quid maius nascitur Iliade.*

Dans le seul fait que Propertius affirme se plaire dans l'oisiveté du banquet, tandis que Virgile se plaît à chanter Actium, il y a une sorte de provocation, en ce que Propertius – et sans doute en était-il conscient – n'indique pas clairement jusqu'à quel point le v. 59

est à considérer uniquement comme une métaphore désignant seulement le fait d'écrire des élégies (59-60) :

*me iuuet hesternis positum languere corollis
quem tetigit iactu certus ad ossa deus.*

Ainsi sur le double plan où elle se place – l'un, celui de Lynceus auquel il s'adresse directement, l'autre, celui de Virgile qu'il vise indirectement – cette élégie est un chef-d'œuvre, vraiment un *carmen doctissimum* du *poeta doctus Propertius*.

E. LEFÈVRE
Fribourg-en-Brisgau